

Bouquets

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 25

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sir Adams leva sa casquette et fit un salut qui sentait l'homme civilisé et non sauvage, puis reprenant son air de porc-épic :

— Qui êtes-vous ?

— Je vais vous le dire ; mais comme ce sera long, je vous demande la permission d'entrer et de m'asseoir.

Puis, sans attendre l'autorisation de son interlocuteur, elle entra la première et s'installa très commodément sur le canapé. Montrant à sir Adams un siège placé en face d'elle :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fit-elle d'un ton moqueur, faites absolument comme chez vous, je vous en prie.

Adams tournait comme un ours mis en cage, poussant de sourds grognements et cherchant sur qui il pourrait faire tomber sa colère. Enfin il s'assit lourdement, mettant entre ses jambes son fusil, qu'il fit résonner sur le sol, comme pour intimider son interlocutrice.

— Ne faites pas le méchant, s'écria celle-ci ; j'ai de quoi vous répondre. Et elle tira de sa ceinture deux revolvers de dimension considérable qu'elle plaça sur la table. Croyez-vous donc que je me sois avancée dans ce pays de sauvage sans sauvegarde et sans protection ?

— Enfin, madame, qui êtes-vous ? hurla le malheureux Adams, dont l'exaspération allait sans cesse croissant.

— Eh bien, monsieur, je suis votre femme, répondit l'étrangère en haussant le ton au même diapason.

— Ma femme ? s'écria Adams en faisant un bond, et en laissant tomber son fusil, qui alla rouler aux pieds de l'étrangère.

— Prenez garde ! fit celle-ci froidement sans montrer aucune émotion.

— Il n'est pas chargé, répliqua sir Adams, dont cet incident avait un peu calmé l'irritation.

Après un moment de silence, il reprit :

— Voyons, madame, me direz-vous ce que signifie cette plaisanterie ?

— Il n'y a aucune espèce de plaisanterie, monsieur, je suis bel et bien votre femme. Vous souvenez-vous d'une loterie à laquelle vous avez apporté votre argent et votre signature ?

— Ah ! madame, interrompit vivement sir Adams, ne rappelez pas le souvenir de ce jour le plus cruel que j'aie vu. J'avais la tête perdue : une jeune fille pour laquelle j'avais tout bravé, tout sacrifié, à laquelle j'avais voué toute mon existence, au moment où je l'attendais pour la mener à l'autel, m'envoyait une lettre par laquelle elle m'annonçait son mariage avec un autre. Un ami, ou plutôt un de ces hommes qu'on appelle vulgairement des amis, redoutant mon désespoir, m'emmena avec lui sous prétexte de me distraire : il me conduisit dans des tavernes, où je laissai ma raison ; il m'entraîna dans des tripots où je vidai ma bourse. Le soir, me voyant ivre, hébété, ruiné, et me jugeant consolé, il me dit : « Entrons là, je vais confier au hasard le soin de refaire ta fortune. » Il me fit signer sur un registre, me fit verser mille dollars, en échange desquels on me donna un papier que je fourrais dans ma poche. « Te voilà riche, me dit-il ; avant un an, tu auras gagné cent mille dollars. » Puis il me quitta, enchanté de se débarrasser de moi à si bon compte.

(A suivre.)

Réponses et questions.

Mot de la charade de samedi : *Souvenir*. 18 réponses justes. La prime est échuë à M. Genton, café de l'Arse-nal, Chaux-de-Fonds.

Problème.

Une pendule retarde de 8 minutes 5 secondes par heure lorsque le feu est allumé, et avance de 5 minutes

1 seconde par heure lorsque la chambre n'est pas chauffée ; mais en admettant qu'elle n'ait ni avancé ni retardé au bout de 24 heures, pendant combien de temps le feu a-t-il été allumé ?

Prime : Un jeu.

Bouquets. — Si on asperge un bouquet d'eau fraîche, dit la *Science pratique*, et qu'on le mette tremper dans de l'eau de savon, cette eau nourrira les tiges et conservera les fleurs. Tous les matins, retirez le bouquet de l'eau de savon, laissez tremper quelques instants les tiges dans l'eau fraîche, puis remplacez-le dans l'eau de savon. Celle-ci sera renouvelée tous les trois ou quatre jours. En procédant ainsi, le bouquet se conservera plusieurs semaines. Les tiges de fleurs doivent être coupées nettement, avec un couteau tranchant et non pas avec des ciseaux qui brisent les tiges et obstruent les canaux par lesquels l'eau monte.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Louis Agassiz. Etude biographique, par M. Aug. Glardon. — Hortense, Nouvelle par Mme Hélène Menta. (Quatrième partie.) — Victor Hugo, par M. Paul Stapfer (Seconde partie.) — La fédération impériale, par M. Léo Quesnel. — L'ami Jean. Nouvelle, par Mme Jeanne Mairet. — La navigation de plaisance à la voile, par M. G. van Muyden. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, politique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

Boutades.

Où demeurez-vous ? demandais-je à un un brave maître d'état allemand, établi depuis quelques mois à Lausanne : « In der Schmutdurgass, im Kittelsack », me répondit-il, ce qui se traduit par : « A la Ché-neau-de-bourg, au cul de sac. »

— Surtout, Victoire, ne mettez pas trop de vinaigre dans la salade. — Oh ! madame peut être tranquille ; je ne l'aime pas !

On donne à Totor une énorme tartine de confiture.

— Comment, Totor, lui dit sa tante, tu vas manger tout ça ? Mais il y en a beaucoup trop !

— C'est vrai ; alors... enlève-moi le pain !

Entre mari et femme ; c'est madame qui parle :

— Est-ce une vie que celle que tu mènes ? . . et cela pour boire !

— Tais-toi !

— Avant-hier, tu n'es rentré qu'hier ; hier, tu n'es rentré qu'aujourd'hui ; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu serais encore rentré demain !

Entre puristes :

— Il est des expressions vraiment bien prétentieuses ; et tenez, mon cher, quoi de plus ridicule, par exemple, que cette phrase d'un mélomane : « Je nageais dans des flots d'harmonie » ?

Pourquoi ne pas dire tout simplement : « Je prenais un bain de son » ?

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & C^{ie}.